

~~67~~  
67

nos Humbles — Janvier 38.

« Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès » est de sagesse internationale.  
Il faudrait bien que, nonobstant tout ce et tous ceux qui s'y opposent, les peuples remplacent les chiffons de papier qui codifient leurs rapports par des parchemins de paix vraie, dussent-ils passer pour cela par-dessus la tête des gouvernants actuels. Dussent-ils en investir de plus inspirés du souci de leur bien-être et de moins soigneux des intérêts de leurs exploités. Il n'est pas aujourd'hui de privilège notable qui ne comprenne qu'une nouvelle guerre accorderait un nouveau sursis au régime condamné qu'il craint de voir disparaître.  
Pas un, en conséquence, qui ne désire et attende la guerre. Mais les ouvriers devraient comprendre que la place de leurs représentants ne peut être dans le même clan que leurs ennemis fauteurs et profiteurs de guerre.

R. VAN DEN BROEK.

### À André Gide... et pour quelques intellectuels

De vous, je ne savais que ce que mes lectures m'avaient appris et mon opinion à votre égard était mal fixée.  
Ancien matelot, ayant participé aux mutineries de la Mer Noire, je ne pouvais admettre ni vous pardonner, comme d'ailleurs tous les anciens matelots, votre préface aux lettres répugnantes d'un certain lieutenant de vaisseau Dupouey, brute immonde, ignoble traîneur de sabre que vous admiriez fort avant de vous muer soudain en antimilitariste...  
Mais, moi aussi, j'ai dans mon passé des choses que je ne me pardonne pas, bien qu'elles remontent à une époque où j'étais encore un enfant. Je vous ai donc tiré respectueusement mon chapeau après votre « Retour de l'U. R. S. S. » et vos « Retouches ». Et même, j'ai rompu quelques lances en votre faveur avec des amis bien chers plus intransigeants que moi. Est-ce le souvenir de mon enfance au sein d'un foyer protestant qui m'inclinait vers vous un peu plus que je ne l'aurais voulu peut-être ? Je ne sais.

Et, puisque c'est à vous-même que ce billet s'adresse, sachez que j'ai quelque raisons d'apprécier le courage que vous avez eu en écrivant et en faisant publier ces deux petits livres. J'ai lu à peu près tout ce qui a été livré au public comme témoignages libres et sincères sur l'U. R. S. S. J'ai attentivement étudié les écrits de V. Serge, Trotsky, Souvarine, Yvon, Legay, A. Smith, Citrine, Céline, Herbart, vous-même. J'ai même lu jusqu'au bout « *Sous le Ciel Rouge* », de Milliéro. Et le hasard vient de me mettre sous la main le seul livre de Panaït Istrati que je n'avais pas lu : *Vers l'autre Flamme*.

Je tiens Istrati pour le plus grand écrivain des temps modernes. Chacune de ses œuvres me paraît écrite avec son sang et représente, à mes yeux, un lambeau de son cœur, de sa chair même... et plus il y mettait de soi, plus l'œuvre était réussie. C'est dire combien ses livres me sont chers. Comme je suis navré de ne pas avoir lu plus tôt ce témoignage fougueux, honnête, enflammé de sincérité, d'un écrivain de race, génial, dont tout le génie consistait en un prodigieux amour des hommes, en un sens étonnamment développé et sensible de la fraternité humaine, en une soif de justice jamais étanchée.

A l'époque de la parution de *Vers l'autre Flamme*, influencé par les accusations portées contre Panaït Istrati par les dirigeants communistes : vendu à la Sigurantz, haïdouc repent, etc., etc., je dédaignais cette œuvre que je tiens aujourd'hui pour quelque chose d'identique à ce que fut le célèbre *J'accuse* dans l'œuvre de Zola.

Lisant en 1937 ce réquisitoire écrit en 1929, après le séjour que Panaït Istrati fit en U. R. S. S. d'octobre 1927 à février 1929, je constate que toutes mes lectures sur ce sujet sont résumées dans et par *Vers l'autre Flamme*.

Véritable prophète, Panaït Istrati annonçait tous ces témoignages qui aujourd'hui remuent l'opinion, éclairent tous ceux qui voyaient dans l'existence de l'U. R. S. S. la promesse et les prémices d'une société idéalement fraternelle, et qui, avec Panaït Istrati, attendaient d'elle non pas une Victoire mais la Justice ! En particulier, ne sollicite-t-il pas à la page 49 du tome I le cri tragique qu'est le fulgurant *Mea Culpa* de Céline !

N'écrit-il pas : « ... les braves abkasiens qui ont tout fait pour nous être agréable, et qui vont me maudire ! Mais n'y aura-t-il qu'eux pour me maudire ? Toute cette « sixième partie de la terre » et toute cette Internationale qui lui

ressemble vont me maudire. Soit. « Toute » et « toute », c'est façon de parler. Quand les malédictions cesseront, la vérité commencera à faire son chemin. Alors on me trouvera à mon poste, celui que je garde depuis ma venue au monde... »

Les temps sont révolus; les malédictions doivent cesser puisque d'autres (et lesquels !... vous, André Gide !), reprennent en 1937 les accusations portées en 1929, il y a 8 ans !..., par l'ancien ouvrier peintre en bâtiment (et en tracteurs, n'est-ce pas, vous qui fûtes Romain Rolland ?) Panait Istrati contre les fossoyeurs de l'U. R. S. S. et de nos espoirs de libération humaine !

Lui, le manuel au cœur tendre et pur... « ce bâtard, qui unit la conscience de l'homme de bonne foi à la soif de justice de cette masse à laquelle il appartient, et dont le martyr ne lui est que trop connu », a senti, a vu, au cours de son séjour en U. R. S. S. que *l'Autre Flamme* vers laquelle il était venu tout tremblant de joie et d'espoir, n'était pas aussi pure, aussi belle, aussi sainte qu'il la voulait : « comment pourrais-je donc mesurer les termes, consulter mon incompréhensible carnet de notes et contenter tout le monde et mon père ? *Je sais une chose : je sais qu'une écrasante majorité d'hommes de ma classe est arrivée au pouvoir; qu'en y arrivant, elle s'est tout de suite mise à bouffer et que, la bouche pleine, elle écarte de sa table et laisse mourir de faim, tous les frêles qui ne sont pas de son avis* ».

Aussi, vous, les intellectuels, qui n'avez découvert qu'en 1936-1937 ce que l'ouvrier peintre Panait Istrati avait su voir et sentir en 1927; et surtout vous André Gide qui, par adhésion au communisme de 1934-1936, avez fait se tourner vers l'U.R.S.S. tant de regards éclairés des flammes du savoir et de l'intelligence, qu'attendez-vous pour rendre hommage au précurseur, à celui qui, dans une hostilité générale parcourut tout seul le chemin de croix dont, à votre tour — mais en nombreuse compagnie — vous connaissez les douloureuses et injustes stations !

Avant vous, il a crié sa vérité, devenue aujourd'hui, neuf ans après, votre vérité !

Et, par un mauvais caprice de cette nature, qui sait, hélas ! si vite faire rentrer à tout jamais en son sein ceux auxquels elle prête les dons les plus prestigieux pour enthousiasmer et féconder le cœur des hommes, il n'est plus celui qui, tel le coq de Chantecler, a chanté avant vous, a

chanté dans la Nuit hostile et froide de l'incompréhension...

La vérité commence à faire son chemin; vous y avez aidé et tous ceux qui la tiennent pour la plus grande des valeurs vous en doivent de la reconnaissance. Hélas, son héraut solitaire de la nuit hostile n'est plus là, il n'est pas à ce qu'il appelait son poste !

Mais il ne tient qu'à vous qu'il y soit en esprit !

Oh ! vous qui avez su parler honnêtement à ceux qui croyaient en vous, réalisant ainsi ce que Panaït Istrati considérait comme la mission sacrée de l'écrivain, rendez-lui l'hommage qu'il mérite : dirigez vers lui ceux qui ne le connaissent pas, ramenez vers lui ceux qui s'en étaient écartés !

Ce sera la plus belle réponse que vous pourrez faire à vos détracteurs que de dire au monde tout entier : nous qui avions la connaissance, la science, le savoir, nous n'avons aucun mérite d'avoir découvert en 1936-1937 notre vérité; un autre, un ouvrier génial a dit tout cela avant nous... et quel autre ! Lisez-le et vous saurez qui il était ! Après, vous nous remercirez de vous avoir ainsi guidé vers l'œuvre d'un homme qui, s'il fut un conteur prestigieux, une force de la nature sur le plan littéraire, ne le fut que par sa soif inextinguible de fraternité, de justice, par son ardent et compréhensif amour des hommes !

« Homme au visage flamboyant de désirs... sillonné d'angoisses... pétri de générosité. Homme qui surgit dans mon chemin avec ta millénaire existence : je ne suis qu'un infidèle, mais quand je prends ton visage entre mes mains et le regarde, tant je m'abreuve de ta force que tu peux ensuite retourner à ta vaillante solitude et songer à notre rencontre une vie durant. Car à cette minute-là, je t'ai vidé comme toi-même tu m'as vidé. Tu m'as donné ta masse d'amour dont tu ne savais que faire, et je t'ai donné la mienne qui m'accablait. »

Répondrez-vous, oh ! André Gide ?

Albert CORNIER.